

ZISSIMOS LORENTZATOS

*Le centre perdu*

Allia, janvier 2022, 50 p., 6,50 € (e-pub : 3,99 €)

Ce livre est troublant, car il provoque à la fois une impression de déjà-vu et la sensation qu'il vient d'être écrit. Or il a été publié, en grec, en 1962 (première traduction française en 1976). On est donc assailli par un sentiment de gâchis, de piétinement, de rétrécissement du temps. À quoi bon continuer à se plaindre, puisqu'une telle critique de la modernité peut être formulée, exactement dans les mêmes termes, à plus d'un demi-siècle d'écart ?

Il est vrai que cela fait longtemps que ça dure. Depuis la Renaissance. D'ailleurs, quel est le contenu de la critique de

Lorentzatos ? Le problème de l'art, selon lui, n'est pas seulement esthétique, mais surtout métaphysique. De fait, l'homme moderne erre à la recherche d'« un centre perdu » que le rationalisme lui a rendu désormais inaccessible. Pourtant, tout a été tenté dans le but de déborder la raison : le recours à la passion, à l'imagination, à la folie et à l'incohérence (et leur cortège d'analyse psychologique), mais, selon l'auteur, sans jamais vraiment « sortir des limites du monde », sans jamais franchir la « porte du surnaturel, c'est-à-dire de l'Esprit : là où se trouve le centre perdu ». Lorentzatos affirme sans hésitation que « l'art doit être baptisé dans les eaux de la foi ». Car, souligne-t-il, seule la foi permet de réunir la poésie et la vérité.

Étant grec, l'auteur déplore l'injonction à suivre le modèle occidental. Comme si les Grecs devaient « courir continuellement après les Européens pour les rattraper, comme si l'Esprit se mesurait aux dictionnaires philosophiques ou à la force de la pensée abstraite et de la logique ». Or, au contraire, les Occidentaux devront accomplir un long chemin s'ils veulent retrouver leur « tradition spirituelle désintégrée ». Quant aux Grecs (orthodoxes), ils ont à leur disposition « un héritage intact, la vivante tradition spirituelle de l'Orient ». De notre présent, observons ce qui s'est passé en Grèce depuis la publication du livre de Zissimos Lorentzatos. À l'encontre d'un chemin de vérité, la Grèce a emboîté le pas de l'Occident et s'est imposé, en guise de paradigme, l'acquisition à crédit de grosses cylindrées allemandes. Chronologie : adhésion à l'Union européenne (1981),

crise de la dette publique (2008), mécanisme européen de stabilité (2015). Une combinaison des pires : d'une part, la corruption des élites locales, d'autre part, la mise au point par les banques internationales d'instruments sophistiqués permettant de dissimuler des opérations financières publiques d'envergure. La Grèce, au lieu de se retrouver, s'est perdue dans le simulacre. Or Lorentzatos soulignait en son temps que la priorité était de « vivre vraiment » (c'est-à-dire en vérité), préalable indispensable à toute capacité de création. « Il nous faut, ajoutait-il, cesser d'être spirituellement des morts vivants. »

Hors de la réalité, l'art n'est qu'une « réponse au dilemme de la crise de l'art ». Lorentzatos évoque les paroles de Yeats : « Nous ne sommes que des critiques, ou des moitiés de créateurs. » Dépasser les ruminations stériles sur soi-même et retrouver la joie de la création authentique exige de retrouver d'abord le centre (là où se trouve la relation avec le divin), dont nous prive une vie moderne cantonnée dans les marges ; c'est-à-dire dans « toutes les déviations », écrit Lorentzatos, lequel condamne avec la même vigueur « l'idéalisme absolu » et « le matérialisme dialectique ». En guise de synthèse : « La civilisation moderne tout entière (et son art) a partout, tant dans la forme dite capitaliste que dans la forme socialiste ou communiste, perdu le centre métaphysique éternel de la vie, ou va le perdre, c'est là le problème crucial de l'époque. » Depuis soixante ans déjà, ou plutôt depuis quatre ou cinq siècles : une chute sans fin dont un mauvais génie a décidé qu'elle devait s'appeler le progrès. H. de M.